

Remonter la pente

PAR SYLVAIN TESSON

La grève des cheminots compromet sa participation à une rencontre littéraire à Val-d'Isère ? Qu'à cela ne tienne, l'écrivain voyageur décide de rejoindre à skis la station depuis Menton. Récit de ce raid de 22 jours.

C'est le printemps, les oiseaux chantent, les luttes convergent, les étudiants sont travaillés par les hormones. Les bourgeois, la CGT : partout la vie et ses manifestations. Je me rends à Val-d'Isère pour une rencontre littéraire chez Jean-Paul Shafran, le seul libraire du monde à proposer Villon et Joyce à 1 850 mètres d'altitude. Mais les agents des chemins de fer annoncent la grève et je crains de ne pas pouvoir rejoindre la Tarentaise au jour convenu. Les cheminots se battent pour une juste cause, la plus saine et la plus ancienne : soi-même. Il faut dire que certains se lèvent tôt. D'autres sont forcés de passer la nuit loin de chez eux. Parfois, ils poussent jusqu'à Pau ! Et cela, à l'heure des capsules spatiales !

Je vois une solution : gagner Val-d'Isère à skis, depuis Menton. Je pars du bord de la mer à la mi-mars, conduit par le guide de haute montagne Daniel du Lac, vainqueur de la Coupe du monde d'escalade et amateur de longs voyages sur la corde raide. « *Mon vieux, dis-je, Flaubert a traversé la France "Par les grèves et par les champs" avec Du Camp; moi, j'irai par les cols et par les pentes avec du Lac.* »

Nous quittons la plage à pied et commençons la remontée vers le Nord. Dans les mimosas, des gendarmes patrouillent. Ils cherchent des migrants. Les sentiers de randonnée sont battus par les malheureux exilés du sud de la Méditerranée. L'Europe se prépare des jours tragiques : elle n'a ni la ressource ni l'énergie d'absorber les flots d'exilés. Avec du Lac, nous faisons un pacte : si nous croisons des clandestins fuyant l'islam belliqueux, nous les assisterons. J'aime penser comme un salaud, mais me comporter évangéliquement si l'occasion s'en présente. A contrario, les tartufes qui plaident l'ouverture à l'autre, mais ne tendent jamais une main réelle à un déshérité m'écoeurent un peu. Ce sont des vertueux de papier.

Nous chaussons nos skis au-dessus du col de Brouis. Cette année, la neige est généreusement tombée sur les Alpes. Pendant trois semaines, nous allons suivre les crêtes de la frontière franco-italienne. Nous passerons les arêtes, descendrons les couloirs, traverserons les gorges. C'est cela, un raid à skis : relier des lieux inaccessibles par des passages infranchissables.

Sur les crêtes de l'Authion, nous glissons près de la redoute où le général Bonaparte débanda les troupes austro-sardes. Pendant des jours, raclant nos peaux de phoque sur la neige bleue, nous passons en revue bunkers et fortins. Longer la frontière, c'est skier sur le fil de la guerre. Nous oublions un peu trop que les Italiens, frères aimés et musiciens légers,

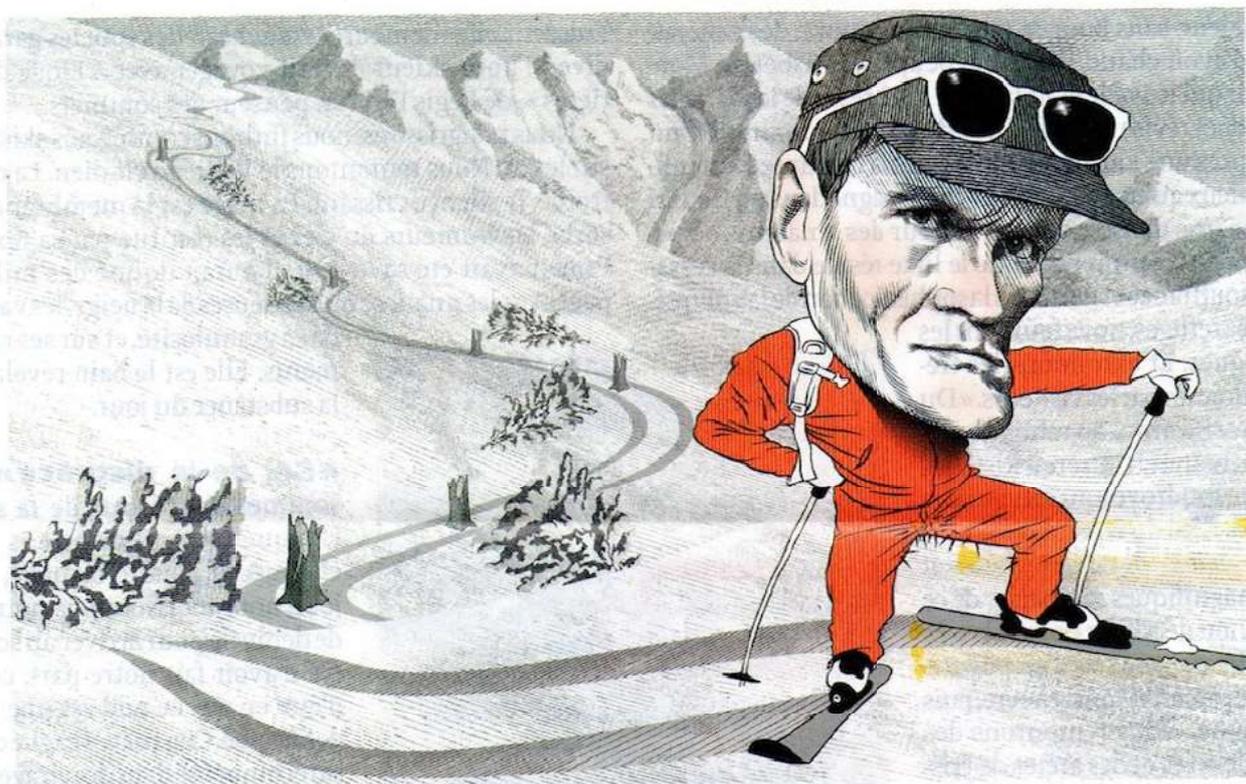
furent des ennemis terribles. Comme l'Histoire est étrange ! Pendant des siècles, des hommes se sont battus pour défendre ces arêtes et aujourd'hui, dans les vallées du Mercantour et de la Roya, une fois le comté récupéré, la paix revenue et la prospérité assurée, les militants *no borders* demandent l'abolition de toute démarcation conquise de haute lutte. Peut-être ont-ils raison. Sans doute sont-ils généreux, mais ils manquent de gratitude pour les morts de la montagne. Les migrants arrachés au chaudron coranique passent ces frontières tracées avec le sang. C'est une fable : l'humanité est coupée en deux, il y a ceux qui passent et ceux qui restent.

Nous traversons des forêts de féerie. Nous franchissons des échancrures, fendons des pentes de glace. Il faut déchausser les skis pour grimper les couloirs à plus de 45 degrés. La neige rend tout superbe. Elle efface les fioritures, révèle ce qui suffit. La neige, c'est le style. Elle tombe, le monde ressemble à une abbaye cistercienne.

Bouddhique. Parfois, l'effort est rude. Un jour, nous abattons 30 kilomètres et 2 000 mètres de dénivelé. Le soir nous accueillons au refuge, abrutis de fatigue. La nuit est une remise de peine. On repart le matin, frais comme un mélèze, prêts à bouffer les montagnes jusqu'à ce que les premières heures nous rappellent que l'enthousiasme est une neige au soleil.

Les forêts sont des labyrinthes blonds. Nous nous contournons pour passer sous les branches. Parfois, un vallon s'ouvre, piqueté de choses précises : un roc, un bouquetin. Nous le remontons et nous insurgeons de ne jamais croiser dans ces tableaux de nacre un petit patineur flamand. Des traces de loups courent dans les sous-bois. Au hameau piémontais de Sant'Anna nous apprenons que la présence du loup dans les altitudes italiennes ne déclenche pas les mêmes débats qu'en France. J'ai une explication. Le peuple français, si légaliste, tant épris de sécurité, ne peut décemment pas souffrir le voisinage d'un fauve libre, insolent et dangereux. D'autres fois, un chamois s'enfuit devant nos skis. Elles nous humilient, ces bêtes gracieuses à courir là où nous ahanons ! L'homme est si lourd quand il descend de son automobile.

Nous traversons le Mercantour, grimpons en haut du mont Ténibre, gagnons l'Ubaye, le Queyras et, plus tard, le Briançonnais et la Maurienne. Il y a quelque chose de bouddhique à franchir ces montagnes. Tel le lama tibétain, nous circulons dans l'éphémère, glissons dans l'incertain, dans l'instable. Le



Le mâle des montagnes

aid à skis est un pèlerinage en un monde impermanent : on passe sans laisser de traces sur des pentes en sursis.

Quelquefois, je ne suis pas rassuré. Je trouve la montagne aide, le couloir trop glacé. Je râle. Du Lac passe, se retourne et crie : « Alors, Tesson, on a l'angoisse de la page blanche ? » Quelle pitié que l'avalanche. Pensez ! Un alpiniste passe dans la montagne, il a un chant d'amour aux lèvres, il adresse son poème aux rocailles et soudain il est enseveli. Pourquoi lui, pourquoi à ? Quel effroi. Il venait pour l'air pur, il périt étouffé.

Nous sommes dans le Queyras. C'est l'année des avalanches. Les statistiques annoncent un nombre inhabituel d'accidents. Le pauvre Dr Emmanuel Cauchy est emporté dans les Aiguilles rouges, près de Chamonix. Nous apprenons la nouvelle à Ristolas. En sa mémoire, du Lac vide une bouteille de mondeuse à la russe : sans dire un mot.

Sur les versants exposés au sud, de longues coulées de neige s'avent mollement. Il ne faut pas se faire piéger, se faire « cofrer », disent les alpinistes. Il convient de skier sur des œufs (Fabergé), de passer avant que le soleil ne chauffe, d'analyser les pentes. Du Lac est comme un animal : il sent la neige, il la lit. La montagne est un poème de Mallarmé, avec son sens caché. Le « manteau neigeux », comme disent les météorologues, cache un champ de mines. Le paysage paraît débonnaire.

Mais, dans ce décor de station suisse des années 1930, l'avalanche ne prévient jamais et les meilleurs montagnards se sont laissé avoir. Vous ne savez ni le jour ni l'heure, souffle le vent. Je suis à la ligne la trace de Du Lac, les yeux fixés sur mes spatules. Je pense à mes morts, mes amis, ma mère, mes proches disparus. Par superstition, je me dis que l'on ne peut pas mourir quand on songe aux défunts.

Nous parcourons la vallée de Cervières, semée de chapelles. Par un mystère que je ne m'explique pas, les excités de la laïcité n'aiment point marcher dans la profonde. Ils trouvent moins difficile de monter sur des tribunes où un micro les attend. S'ils randonnaient, ils s'évanouiraient. Partout des croix, des vierges, des clochetons et des saints toponymes. Moi qui ne crois en rien, j'aime identifier les signes ostentatoires de cette religion qui a donné la chapelle Sixtine, Port-Royal et la galette des rois.

Direction le hameau des Acles. Le matin, quittant le refuge, j'ai le sentiment de me jeter dans la gueule du loup, et le soir nous sommes soulagés d'arriver au refuge encore en vie, avec la certitude d'avoir conquis le droit d'une nuit supplémentaire sur la Terre. « Refuge », quel nom étrange pour un abri de montagne. Signifierait-il que nous échappons à la menace ? Auprès du poêle, le soir, nous emmagasinons la bonne ■■■

« Si [les excités de la laïcité] randonnaient, ils s'évanouiraient. Partout des croix, des vierges, des clochetons (...) »

■■■ chaleur, sans bouger, engourdis comme des cancre, heureux d'avoir chaud. J'ai vu des peuples, au Tibet, en Mongolie, pour qui le poêle était la pièce maîtresse de la vie. Je les comprends et révisé ma définition du luxe. La proximité d'un brasero après une journée d'effort dans la caillante vaut infiniment mieux qu'un magnum de champagne dans un Jacuzzi où clapote une danseuse. C'est l'erreur des amateurs de palaces de ne pas comprendre que le luxe réside dans la cessation de la souffrance et non dans la sophistication de la volupté.

Dans les refuges, nous fouillons les bibliothèques. Et exhumons les trésors abandonnés par les visiteurs. « Du côté de chez Swann » au refuge de Rabuons, Emmanuel Carrère à Ristolas, « L'homme foudroyé » au refuge de la Blanche. **A celui du Fond des fours, je débusque même « Opus Pistorum » et je lis les magnifiques saloperies de ce vieux cochon de Miller devant la très belle gardienne qui a l'air d'une sainte.**

Nous dépassons Montgenèvre, puis Bardonnèche. Nous remontons des croupes bleutées et des arêtes de cristal. « On est dans une aquarelle de Samivel », dit du Lac. Moi je nous vois comme deux blattes sur une meringue. Question de vision de soi.

Souvent, nous sommes en Italie. Il suffit de passer un col et le monde change, palpablement. Les toits ne sont pas les mêmes, les hommes agitent les mains différemment, boivent d'autres alcools, se représentent la montagne d'une autre manière. Même les sapins ont une autre silhouette et même l'air n'est pas le même selon qu'on le respire à 10 mètres de distance de part et d'autre de la ligne. Chaque vallée est un royaume, chaque col un pont-levis. Vivent les frontières! C'est grande merveille de pénétrer dans les salles du palais: chacune recèle sa singularité. Non, les frontières montagneuses, c'est-à-dire les arêtes, ne sont pas des murs hérissés de tessons et de haine. Ce sont des membranes fragiles et vénérables. Elles protègent le particularisme, elles se défient de l'« universel », ce concept de terrassier. Les frontières séparent des entités singulières. Les cloisons offrent à la mosaïque du monde de ne pas devenir ratatouille.

Puissent-elles demeurer étanches, elles sont les garantes du divers! Tout skieur devrait voyager avec « Eloge des frontières », de Régis Debray, penseur des sommets.

Nous maigrissons, nous finissons comme nos skis: la peau sur les os. Nous remontons le Valfredda italien. La neige est froide, le silence crissant. La neige est la membrane qui absorbe les humeurs du ciel et les restitue par sa texture. Si Proust avait été savoyard, il aurait donné des milliers de pages sur les nuances mystérieuses de la neige, les variations de sa granulométrie, et sur ses rayonnements. Elle est le bain révélateur de la substance du jour.

« Col de la disgrâce ». Nous sommes des forçats de la spatule. Chaque jour, nous allons par les champs de poudre blanche, chaque jour, nous moissonnons notre quota de dénivelé pour arriver au soir, assurés d'avoir fait notre part, contents d'être en vie. Le raid est une marche de Sisyphe. Chaque col gagné contient sa récompense dans des virages voluptueux qui annulent, aussitôt tracés, le bénéfice de l'effort. Nous sommes à la fois Sisyphe et le rocher.

Nous montons vers la pointe d'Ambin. Les montagnes ne sont jamais les mêmes selon notre humeur du moment. Elles se dressent comme des écriboires sur lesquels projeter un état d'esprit. Parfois, l'âme lugubre, nous les voyons comme un décor de requiem, ainsi que les décrit toujours l'écrivain Mario Rigoni Stern. D'autres fois, exaltés, nous les abordons en mystiques comme les ermites tibétains, élèves de Milarépa et lecteurs d'André Velter. Une autre fois, il nous semble nous emplir de lumière et de légèreté froide et nous nous prenons pour un adepte de Nietzsche. Souvent, elles sont aimables et jolies comme des Tyroliennes en jupe de cuir, et nous avons l'impression de circuler dans un livre d'images de Rébuffat. « Tesson, me dit du Lac, quand je l'accable avec ces considérations de cuistre, *arrête avec tes références! Jouis de la montagne, skie avec tes cuisses et grimpe avec ton cœur!* » Nous glissons, nous traçons: chut! nous sommes en fuite!



« Souvent, nous sommes en Italie. Il suffit de passer un col »
et le monde change, palpablement. (...) Vivent les frontières! »

La toponymie révèle de drôles d'histoires: «col de la disgrâce», «pas du diable», «rochers pénibles», «pas des ladres». Mais la réalité est plus avenante que les noms de baptême.

Nous avançons encordés sur des corniches dont rien n'annonce la rupture. Dans la tempête, nous descendons les glaciers à pied, espérant que nous ne déclencherons pas de coulées. Par-delà le village de Larche, nous sinuons dans des replats hérissés de chicots calcaires et de fortins en ruine.

A Maljasset, le Christ et ses deux larrons plantés dans les congères ont l'air si misérables et si gelés que nous éprouvons quelque honte à les croiser, chaudement vêtus. De la honte? Deviendrons-nous catholiques?

Vers le col de la Noire, nous enfilons une vallée plantée de saules roux aux pousses flambant neuves. En Italie, nous sommes piégés dans des vallons étroits et des gorges nouées qui nous obligent à descendre en rappel, skis accrochés au sac.

A Rochemolles, nous sommes accueillis par un guide italien, Alberto, qui nous lance cette phrase hautement franciscaine: «J'aime les alpinistes, j'aime les aider.»

Au sommet de la pointe Sommeiller, nous attrapons en un seul coup d'œil les Grandes Morasses, le mont Blanc, l'Oisans. Mon effort pour un regard! «J'ai vu tous les paysages», se dit Blaise Cendrars au début de «L'homme foudroyé». Quelle chance, Blaise; moi, ils continuent à me bouleverser plus encore que les visages! En contrebas, vers l'est, la vallée de Turin est bouchée par un voile de miasmes. L'analogie est facile entre l'air pur et la pensée limpide. Une lecture trop rapide de Nietzsche laisserait entendre qu'il suffit de danser sur les crêtes pour penser proprement. Ce serait trop facile. Tout alpiniste serait philosophe.

Dans le refuge d'Ambin, je lis à la lueur des frontales l'exemplaire d'un vieux Larousse échoué sur les rayonnages. Je ne dépasse pas «abeille» mais j'ai le temps de collecter ceci dans les pages roses des locutions latines: *Abysus abyssum invocat*, le vide appelle le vide. «Notre devise, du Lac!»

Au col du Petit Mont-Cenis, la lombarde, vent chaud et humide, nous ralentit et nous parvenons au pied de l'Albaron, que je convoite depuis longtemps. Le lendemain, des rafales à 100 kilomètres/heure nous couchent sur l'arête à 3 600 mètres d'altitude. Quand je regardais le sommet, assis dans le télésiège de Val-d'Isère, il y a un an, je me disais: «Un jour, je serai là-haut», et m'y voilà, à quatre pattes, suppliant le vent de nous accorder cinq secondes de répit. Il est bon parfois de flanquer une paire de gifles à son rêve accompli. On chausse les skis sous les séracs du glacier. Ce soir, le refuge sera l'endroit où nous ne souffrirons plus, n'aurons plus froid ni la crainte de nous perdre: il en faut peu pour le bonheur. Preuve que j'ai vieilli: j'ai acquis le sens de la conservation de moi-même.

Dans la tempête du dernier jour, nous relions la Haute-Maurienne à la Tarentaise. Entre le refuge du Carro et le refuge du Fond des fours, du Lac fait la trace dans la jeune

«Tesson, arrête avec tes références! Jouis de la montagne, skie avec tes cuisses et grimpe avec ton cœur!» *Daniel du Lac*

poudreuse. Rafales à 80 à l'heure, visibilité à 10 mètres, risque d'avalanche de 4 sur 5, pente à 40 degrés. Nous faisons partir des coulées, nous réfugions sous les surplombs. Pendant ces tourmentes, la tête enfouie dans la capuche, je remarque quel'esprit se rétracte dans une douce rêverie, sourde, chaude: une vraie flammèche de gazinière. C'est cela, l'Ithaque d'Ulysse: l'image d'un seul être, d'un lieu, d'un moment ou d'une bête à qui l'on pense, dont le souvenir brûle au fond de soi et qui ne s'éteint jamais, rayonne dans toute tempête, survit éternellement, seul fanal que personne ne vous soufflera, que les rafales horribles ne peuvent éteindre et que seule la mort mouche.

Avis aux amateurs de ski dans la tempête, il y a un stratagème pour faire passer les heures: se comparer aux anciens. Quand on juge ses petits tracés alpinistiques à l'aune des souffrances de Pierre Mazeaud au pilier du Fréney, des grognards à Smolensk ou des Finlandais

en Carélie, soudain, le vent hurle moins fort et la neige est plus douce. Vive le passé! Vive la mémoire! Vive l'Histoire! C'est le baume absolu.

A la brèche de l'Ouille, à 3 300 mètres, nous touchons au domaine skiable de Val-d'Isère: nous sommes arrivés, il faut encore grimper un col et pousser jusqu'au Fond des fours. Le ciel se déchire un peu, on aperçoit la station. Nous avons rendez-vous dans le dernier refuge avec des amies. Elles doivent monter pour nous accueillir. Nous nous voyons déjà accueillir en héros. Ah! comme nous avons rêvé de ces retrouvailles! Nous poussons la porte, il n'y a personne. «Du Lac, dis-je, nous voulions mesurer le degré d'attachement que nous portaient ces demoiselles à proportion de leur capacité de lutter contre les éléments: nous voilà fixés.» Nous passons la soirée à laper la soupe en nous disant que nous, nous serions montés. La théorie du genre est une jolie plaisanterie et le mâle, lui, est prêt à braver toutes les rafales pour répondre à l'appel des glandes.

La soupe, le poêle, le châlit, les couvertures, la nuit. Demain, nous serons dans la station. De nos vies nous ne laisserons pas plus de traces que celle de ce raid à skis. Comme nous avons aimé ces 22 jours de grand vide et d'efforts pour arracher au monde quelques milliers de mètres de dénivellation aussitôt dépensés en virages voluptueux!

C'est une allégorie de l'existence. Quelques instants de jouissance valent des heures de peine. Il faut vénérer les premiers et accepter les secondes! ■

